

Les guerres napoléoniennes : un événement fondamental pour l'identité russe et la perception de la Russie en Europe

IRÈNE SEMENOFF-TIAN-CHANSKY-BAÏDINE

Quelles ont été les conséquences des guerres révolutionnaires, suivies des guerres napoléoniennes, qui ont opposé la France à la Russie de façon intermittente de 1798 à 1815 et dont le point culminant fut la campagne de Russie de 1812 ? En particulier, dans quelle mesure, ont-elles pu faire évoluer l'Empire russe, mais aussi l'identité russe, l'image que les Russes ont d'eux-mêmes ? Dans quelle mesure ont-elles modifié la place de la Russie en Europe, et l'image que les Européens ont de ce pays ? Telles sont les questions auxquelles ce recueil s'efforce d'apporter des réponses.

L'ampleur des bouleversements qui, entre 1798 et 1815, touchèrent toute l'Europe justifie le caractère collectif de cette publication à laquelle ont contribué, non seulement des chercheurs slavistes, dont de nombreux Russes du centre et de la périphérie (car nous avons tenu à prendre en compte l'aspect multiethnique de l'Empire russe), mais aussi des spécialistes d'autres pays européens : de la France napoléonienne, bien sûr, mais aussi de l'Allemagne, de l'Espagne, de l'Italie, du Vatican. Les auteurs du recueil ont pris en compte les aspects géopolitiques, militaires, mais aussi religieux et culturels. Cette approche pluridisciplinaire, si elle n'est pas exhaustive, permet d'aborder la question dans toute sa complexité.

Marie-Pierre Rey ouvre le recueil par une vaste introduction mettant en perspective les nouvelles approches de l'année 1812, année charnière, qui est à l'origine de l'émergence d'un patriotisme moderne et va donner à la Russie un statut européen de plein droit. Cet événement a suscité et continue de susciter une littérature plus qu'abondante. Si pendant longtemps, l'historiographie de cette guerre était caractérisée, en France comme en Russie, par « une hypertrophie des questions militaires et stratégiques », la dimension sociétale est maintenant bien étudiée. Marie-Pierre Rey fait le point sur les avancées importantes de la recherche de ces dernières années sur 1812. Une nouvelle génération d'historiens post-soviétiques, qui a une vision renouvelée grâce à l'accès aux sources françaises, est apparue. Malgré le nombre très important d'études consacrées à 1812, la question est loin d'être épuisée et il reste encore des sujets peu étudiés.

Une première partie du recueil est consacrée au rôle des minorités. La guerre aura certainement été un test de fidélité des minorités sociales ou ethniques à l'Empire russe, elle a aussi eu une incidence sur leur sentiment d'intégration ; elle a également confronté les Russes à cette réalité de la multiethnicité de leur Empire. Sans doute a-t-elle été ainsi un facteur ayant favorisé une meilleure cohésion impériale.

Dans ses confins du Sud-Ouest, l'Empire russe comprenait de vastes territoires dont on pouvait se demander à quel point les populations lui étaient attachées. Daniel Beauvois évoque la guerre de 1812 en Lituanie et en Ruthénie blanche, provinces qui n'appartenaient à l'Empire russe que depuis fort peu de temps, et où les Russes ne se sentaient donc pas chez eux. « La noblesse terrienne polonaise, laissée dans ses domaines depuis 1793 par les souverains russes, resta plus fidèle à Alexandre I^{er} que ne le dit une légende postérieure », nous dit l'auteur.

L'Armée russe était en réalité, une armée très hétérogène, que l'on ne peut traiter d'un bloc. Tout le monde connaît le rôle essentiel joué par les cosaques, mais nous n'avons souvent d'eux qu'une idée assez floue, formée par les témoignages des Français. Même en Russie, la question a rarement été traitée de façon détaillée : les historiens ont surtout décrit les exploits de l'Armée régulière, omettant le rôle des formations cosaques ou les mentionnant simplement sous le terme générique et vague de « cosaques ». Sergueï Kalinine nous donne des précisions très utiles sur la manière de

combattre des cosaques, leurs atouts militaires. Puis, dans une approche juridique et statistique, il nous permet de mieux comprendre qui étaient en fait ces cosaques engagés dans le conflit contre la France et qui représentèrent près de la moitié de la cavalerie russe. Il nous permet de saisir à la fois la spécificité qui les rassemblait, et leur grande diversité géographique, ethnique et aussi organisationnelle. À travers les décisions de leurs autorités, on peut mesurer l'engagement de ces cosaques qui allait parfois au-delà même de la demande du gouvernement, comme dans les provinces de Poltava et de Tchernigov où les habitants « décidèrent de fournir, pour dix âmes recensées, non pas un, mais quatre cosaques ».

L'Armée russe comprenait également un bon pourcentage de non-russes. On sait que les officiers de l'Armée russe étaient d'origines aussi internationales que ceux de la Grande Armée : citons ne serait-ce que le Français Alexandre de Langeron, l'Italien Filippo Paulucci¹, l'Allemand Piotr Wittgenstein, le géorgien Piotr Bagration. On imagine parfaitement tout ce beau monde uni par une même culture européenne et aristocratique faisant bon ménage sous le commandement du très russe feld-maréchal Koutouzov, homme éminemment cultivé, possédant six langues étrangères et féru de littérature française. Les soldats de l'Armée russe étaient, eux aussi, d'origines différentes. Bien qu'appartenant à l'Empire russe, leur diversité était plus remarquable encore que celle des officiers supérieurs ; en effet ils se distinguaient fortement par leur aspect physique, leur langue, leur culture, leurs armes de combats, leurs tactiques, mais aussi par leur religion. Ce sont ces Bachkirs, Kalmouks et autres représentants des minorités ethniques de l'Empire qui ont donné cet aspect exotique à l'Armée russe qui frappa tant l'imagination des Français.

D'après Ramil Rakhimov, les minorités ethniques de l'Empire russe servant au sein des régiments dits « nationaux » intégrés à l'Armée russe ont représenté environ 17 000 personnes. L'article de cet auteur permet de suivre les itinéraires et les exploits des régiments de Bachkirs, et autres peuples musulmans de la région Volga-Oural. À travers les longues énumérations de batailles, perce le destin souvent glorieux, mais aussi parfois tragique, de ces soldats partis de l'Oural pour rejoindre des régions lointaines, comme ce fut le cas de ces soixante septuagénaires, tués par erreur par des Russes qui les avaient pris pour des Français à cause de leur accent. Outach

1. Voir dans ce recueil la recension par Laura Fournier-Finocchiaro de l'ouvrage de Virgilio Ilari qui lui est consacré.

Otchirov, dans son article consacré à la participation des régiments kalmouks, montre combien l'engagement de ce peuple bouddhiste fut sérieux, leurs régiments étant dans certains cas mal équipés au départ, et leurs chefs investissant leurs propres deniers pour l'amélioration de l'équipement. Cette participation à la Guerre patriotique restera pour eux un sujet de fierté et fut sans doute une étape importante dans le processus de leur intégration à l'Empire russe.

La deuxième partie du recueil est consacrée au rôle de la religion dans la guerre, autre élément au cœur de la question de l'identité russe. La guerre de 1812 aura contribué au retour de l'orthodoxie – après son éclipse au XVIII^e siècle – au sein de l'idéologie nationale. Elle sera l'un des principaux éléments mis en avant par les tenants d'une voie russe, se distinguant de celle de l'Occident. Il convient donc de s'interroger sur ce que la religion a réellement représenté dans cet affrontement.

La guerre de 1812 a été perçue en Russie, comme une guerre contre une France impie et athée. Jacques Hantraye, montre que cette interprétation n'était pas la conséquence d'une politique délibérée de la France. En évoquant la place du fait religieux dans la Grande Armée lors de la campagne de Russie, il montre que les destructions d'églises, l'occupation des monastères et des églises par la Grande Armée, qui ont tant choqué les Russes, – comme le dit l'article suivant de Lioubov Melnikova, mais aussi les Polonais, comme on le voit dans l'article de Daniel Beauvois –, avaient été provoquées par de simples considérations pratiques. Si la génération des Français ayant participé à la guerre était largement déchristianisée, certains comportements manifestent cependant une certaine croyance en l'au-delà. Lioubov Melnikova qui, elle, se place du côté russe, détaille le rôle fondamental joué par l'Église orthodoxe russe dans la propagande antinapoléonienne pendant la guerre de 1812, ainsi que son engagement dans la création de milices populaires et dans l'encouragement des troupes régulières.

Une troisième partie est consacrée à la construction de l'image interne de la Russie à partir de 1812. Les guerres napoléoniennes ont eu, sans nul doute, une importance immense pour la formation de l'identité russe, même s'il s'est agi d'une construction plus ou moins artificielle et subjective. En particulier, « l'effroyable » guerre de 1812, appelée en russe « Guerre patriotique » (*Otečestvennaja vojna*) parce qu'il s'agissait de défendre la patrie envahie, a eu un reten-

tissement sans précédent en Russie, à tel point qu'Alexandre Herzen a pu dire que l'histoire de la Russie commençait en 1812, et que jusque-là il s'agissait seulement de sa préhistoire. Comme le dit l'historien de la littérature russe M. V. Stroganov dans l'introduction de sa monographie *La guerre de 1812 et le concept de « patrie »* : « C'est depuis longtemps un lieu commun de dire que la guerre de 1812 contre l'invasion de Napoléon a changé radicalement la façon de penser des Russes, a formé de nouvelles conceptions, a fait naître de nombreuses représentations mythologiques² ». Un autre spécialiste de la littérature russe, Alexandre Arkhangelski, écrit : « [...] c'est en 1812 que le passage du XVIII^e au XIX^e siècle eut lieu³ ».

Même s'il y a une part de mythe, l'événement a bien contribué à une transformation des esprits ; ainsi les décembristes de 1825, très marqués par la guerre contre Napoléon, se considéraient comme les enfants de 1812. L'un d'entre eux, Alexandre Bestoujev (1797-1837), a écrit : « Lorsque Napoléon a envahi la Russie, le peuple russe a ressenti pour la première fois sa force, alors s'est éveillé dans tous les cœurs le sentiment d'indépendance d'abord patriotique, puis populaire. Voilà le début de la pensée libre en Russie⁴ ». Les campagnes de l'Armée russe à l'étranger en 1813 et 1814 permirent aux officiers d'enrichir leurs conceptions du monde. C'est la guerre qui leur a fait poser la question du destin de la Russie, des différentes voies de développement possibles. Plus de cent des futurs décembristes participèrent à la guerre en 1812, 65 de ceux qui furent condamnés pour crime d'État avaient risqué leur vie sur le champ de bataille de Borodino⁵.

2. M. V. Stroganov (éd.), *Vojna 1812 i koncept "otečestvo". Iz istorii osmyslenija gosudarstvennoj i nacional'noj identičnosti v Rossii : issledovanija i materialy* [La guerre de 1812 et le concept de « patrie ». Contribution à l'histoire de la compréhension de l'identité étatique et nationale en Russie : recherches et matériaux], Tver, SFK-Ofis, 2012, p. 4. Voir à la fin du recueil la recension de ce livre par Michel Niqueux.

3. Alexandre Arkhangelski, « L'année 1812 », in *Histoire de la littérature russe, Le XIX^e siècle l'époque de Pouchkine et de Gogol*, Paris, Fayard, 1996, p. 54.

4. Cité par V. A. Fedorov (éd.), *Istorija Rossii XIX-načala XIX veka* [Histoire de la Russie du XIX^e siècle au début du XX^e], M., Izd. Moskovskogo Universiteta, 2004, p. 95

5. Sur ce thème voir la thèse de Julie Morel-Grandhaye, *La République des décembristes : pour une histoire de la modernité politique en Russie (1760-1870)*, t. 1, Paris I, 2008.

Catherine Lemagnen montre la place de la campagne de Russie dans l'élaboration de la notion de *narodnost'* (esprit national). Si ce terme intraduisible est attesté dès 1806 sous la plume de S. P. Jikharev, il ne se rencontre pas couramment avant les années 1820. Cependant, d'autres termes qui lui sont proches, comme celui de « peuple » (*narod*), « Russes » (*rossijane, rossy, russkie*), « patrie » (*otečestvo*) ou encore des expressions telles que « Dieu russe » (*russkij Bog*), « esprit national » (*narodnyj dux*) sont très présents et dessinent déjà ses contours. En prenant l'exemple des textes sur la guerre de 1812 de la poétesse Anna Bounina (1774-1829), Irène Semenoff-Tian-Chansky-Baïdine illustre la problématique de l'identité russe construite autour des valeurs de la patrie, de l'orthodoxie et de l'autocratie, suivant le principe d'une comparaison avec l'ennemi. Les textes de Bounina sont typiques par leur représentation d'une Russie sainte, contrastant avec un adversaire montré sous les traits les plus noirs, ainsi que par la glorification d'Alexandre I^{er}, symétrique à la diabolisation de Napoléon.

Alexandre Tchoudinov, quant à lui, s'intéresse, non pas, comme dans les articles précédents, à l'image de la Russie et de son ennemi construite par les intellectuels, mais à celle construite par le peuple. Il montre que l'un des topos du folklore russe sur la guerre de 1812, celui des chevaux de l'occupant dans les écuries, correspond à une image très forte du folklore russe se rapportant à l'image de l'ennemi et qui a des antécédents, notamment à l'époque des invasions tatares.

Cette image de la Russie construite à partir de 1812 est encore bien active aujourd'hui. Comme toujours dans ce pays, l'histoire fait vraiment partie du présent. Alexandre Podmazo décrit la commémoration planifiée depuis de nombreuses années du bicentenaire de la victoire russe en 1812. Ces célébrations ont montré qu'il s'agissait d'une affaire étatique autant que d'une affaire d'historien. Si la dimension populaire de la fête est importante, celle-ci est soigneusement orchestrée. On peut se demander, si au-delà du devoir de mémoire, sa fonction n'est pas de montrer une Russie glorieuse face à l'Europe occidentale, ainsi que de faire participer le peuple à des événements où l'État, l'Armée, l'Église apparaissent comme les forces complémentaires d'une Russie qui se perpétue en tant que grande puissance.

La quatrième partie du recueil s'intéresse aux regards occidentaux sur le conflit avec la Russie. La campagne de Russie a été véritablement un événement européen au sens le plus large par la

composition des armées en présence – d'un côté, la Grande Armée qui comprenait des représentants de toutes les nations de l'Empire napoléonien et de ses alliés : Français, Autrichiens, Polonais, Allemands de diverses dénominations, Italiens, Suisses, etc., et de l'autre côté l'armée de l'Empire russe, également multinationale. La Suède, l'Espagne, l'Angleterre, la Turquie, sans être des acteurs de la campagne de Russie, participèrent aussi au grand jeu stratégique de l'époque et étaient à un degré ou à un autre également concernées par la guerre franco-russe. En Europe, comme en Russie, le conflit a été un facteur d'évolution des mentalités. L'année 1812 a encore été un événement européen majeur dans la mesure où elle a marqué à la fois l'apogée de l'Empire napoléonien et le début de son déclin après la victoire russe, ce qui engendra de multiples modifications géopolitiques et diplomatiques en Europe.

Thierry Lentz remonte aux sources du conflit du point de vue du principal protagoniste, la France. Il évoque les différentes étapes de la diplomatie napoléonienne à l'égard de la Russie, depuis le traité de Tilsit (1807) jusqu'à la guerre à laquelle il devait obligatoirement aboutir. Il montre que la diplomatie française a été marquée à la fois par des motifs géopolitiques et par le mépris de Napoléon envers la Russie, deux raisons qui se situent dans une longue tradition française. Sa volonté de limiter une Russie à la fois considérée comme barbare, et comme puissance concurrente était d'ailleurs partagée par les autres puissances européennes, en particulier la Prusse et l'Autriche. Les points particuliers de friction étaient les questions de l'Orient ottoman et de la Pologne, ainsi que celle du commerce avec l'Angleterre.

David Paigneau montre comment l'évolution de la situation géopolitique dans le nord de l'Europe a conduit la Finlande à se ranger aux côtés de la Russie, et comment les élites finlandaises, au moment où naissait le sentiment national finlandais, ont servi cette cause pro-russe et anti-napoléonienne.

À l'époque de la campagne de Russie, l'Espagne était en guerre contre la France. À travers une analyse des journaux espagnols de l'époque, Àlvaro Fleites Marcos et Pedro Alfonso De Diego González étudient la vision espagnole de la campagne de Russie en 1812, les espoirs qu'elle a suscités en Espagne, et aussi l'enthousiasme que les Espagnols ont mis à conseiller aux Russes la tactique de la guérilla expérimentée chez eux avec succès. Ils analysent également les relations bilatérales russo-espagnoles, diplomatiques aussi bien que commerciales. À la lecture de cet article, on peut comprendre combien la lutte contre un ennemi commun – la

France de Napoléon – a pu être un facteur de rapprochement entre ces deux pays qui garderont des liens privilégiés, au moins au niveau de leurs élites.

Marcel Mouseler mène une réflexion sur les comportements des Allemands de diverses dénominations en 1812 : engagement au sein de la Grande Armée ou, au contraire, attitude ambiguë de certains généraux prussiens. Ces comportements ont souvent été occultés dans la mémoire allemande par les guerres dites de libération (*Befreiungskriege*), mais qui ne sont sans doute pas sans relation avec d'éventuelles motivations nationalistes.

Laura Fournier-Finocchiaro s'intéresse à un autre pays qui a envoyé des soldats batailler au sein de la Grande Armée, l'Italie. Comme dans le cas des officiers allemands, les Italiens semblent hésiter entre logique de l'honneur militaire, avec une mentalité encore proche de celles des mercenaires, et logique patriotique. Après avoir rappelé quels furent les engagements des Italiens, l'auteur examine l'évolution du souvenir de la campagne de Russie de 1812 dans l'Italie unifiée, et notamment la manière dont « ce "lieu de mémoire", d'abord refoulé par la tradition historiographique, devient progressivement un événement mythique qui trouve sa place dans le Panthéon des batailles du Risorgimento italien ».

Étant donné la dimension religieuse du conflit, tout du moins suivant l'interprétation russe, il était intéressant de se demander comment le Saint-Siège regardait les événements de Russie, tâche difficile, puisque le pape Pie VII était à l'époque retenu en exil par Napoléon. Jean-Marc Ticchi a notamment recueilli le témoignage du cardinal Pacca qui a vu dans la victoire russe contre Napoléon une intervention de la Providence, rejoignant en cela l'interprétation russe, et en premier lieu celle d'Alexandre I^{er}.

Enfin, une cinquième partie est consacrée à la représentation de la Russie en Occident à partir de la campagne de Russie.

Evguenia Prusskaya et Nicolas Promyslov tracent des parallèles entre les représentations de l'Orient chez les soldats français ayant participé à la campagne d'Égypte d'une part, et de Russie d'autre part. Dans l'un et l'autre cas, grandes ont été les déceptions. Celles-ci ont été attribuées non pas à des erreurs de commandement, mais au pays où tout était inhabituel et hostile. Et, dans les deux cas, les stéréotypes sur l'Orient barbare se sont perpétués de façons très similaires, malgré les différences entre les pays.

Michel Niqueux, après une enquête textuelle très fouillée, établit que le témoignage d'un « témoin oculaire » sur « L'occupation

de Moscou par les Français » paru en 1813 dans le *Conservateur impartial* et dans le *Vestnik Evropy* [Messager de l'Europe], *La Russie pendant les guerres de l'Empire (1805-1815)* d'Armand Domergue paru en 1835, ainsi que la *Relation du séjour des Français à Moscou et de l'incendie de cette ville en 1812 par un habitant de Moscou*, paru en 1871 à Bruxelles et attribué au chevalier français d'Ysard de Villefort remontent en fait tous à un même auteur, sans doute un « Russe français ».

Vera Milchina montre, à travers une deuxième enquête sur les textes, combien la mémoire historique peut-être déformée dans un but idéologique. Elle prend pour exemple le thème de 1812 dans *La Russie en 1839* d'Astolphe de Custine. Ce dernier utilise ce thème pour souligner les défauts des Russes tels que l'hypocrisie et la cruauté, n'hésitant pas à faire passer pour des témoignages directs qu'il aurait lui-même entendus, sa source réelle, en l'occurrence le livre de Philippe de Ségur qu'il cite à sa propre guise.

Espérons que ces articles apporteront quelques éléments de réflexion sur des thèmes qui gardent toute leur pertinence lorsque l'on réfléchit au devenir de l'Europe au XXI^e siècle. En effet, dans une certaine mesure, les guerres napoléoniennes ont été une étape sur le chemin d'une Europe unifiée, mais malgré tout plurielle, où la Russie a une place incertaine, sans cesse discutée de part et d'autre.

Université de Caen Basse-Normandie,
Équipe ERLIS EA 4254